

Il est un fait disant que pour être tributaire d'une machinerie spécifique, qui décide en l'occurrence autant de votre fonctionnement que de ce que vous êtes, si l'on se penche juste un peu sur ce que l'on est, comme sur ce qui permet l'ensemble de nos agissements, on ne distingue pas le genre particulier de cette même mécanique qui justement vous autorise, correspondant peut-être à cet instant où l'univers tout entier apparut.

Ainsi ce qui est, semble se perpétuer à partir de cet élan synonyme par répercussion de cohérence, si votre voiture réclame du carburant pour se mouvoir, autant qu'elle pollue, au volant de celle-ci, votre autonomie n'atteindra jamais cette logique, sachant se constituer à partir d'elle-même et permise par ces autres voitures, qui usent pour faire le plein de ce que leur pot d'échappement recrache.

Le réel vous compose si en transitant par lui vous conservez son allure et vous décompose, en vous abandonnant, non pas explicitement à vous-mêmes, mais à vous seul, si vous ne réussissez plus à vous joindre à sa course et nous sommes de ceux-là.

Si vous en doutez, admettez juste que la nature comme représentante de ce qui est ici-bas poursuit

une trajectoire qui la constitue plus qu'elle ne la produit d'ailleurs, cette dépendance se remarque par sa faculté à savoir se suffire de ce qu'elle est, parce que cet équilibre s'il est le sien, n'est pas son œuvre, il est celui du réel par lequel seules ces équations-là parviennent à cette cohérence, qui leur offre de se vivre, sans qu'elle ait à se soucier de la perpétuation de cette vie lui délivrant ce nécessaire-là.

Nous sommes, nous qui nous sommes appelés Humains, non seulement à distance du réel, mais le fossé qui nous sépare, en plus d'être profond, constatation ô combien tragique, s'avère creusé par nos soins, dit autrement, cette position étant à présent la nôtre, nous inflige très proportionnellement d'être sans cesse moins encore, simplement à vouloir à partir de nous-mêmes être davantage.

Ce que je vais prétendre en désespérera beaucoup et qu'ils sachent que je ne me délecte pas de ces conclusions, compétences en moins à ce propos, je me sens dans la peau de ce médecin, chargé de vous annoncer, qu'au vu de vos analyses la fête est finie, sans que dans notre cas, elle n'ait jamais commencé.

À ce sujet, j'aimerais me montrer plus précis, il est souvent dit que nous apprenons de nos erreurs, ce qui, comme je l'ai déjà expliqué au fil d'un chapitre précédent, exprime un genre de cumul à caractère négatif, vous amenant inextricablement à vous établir à partir d'un déficit croissant, devant déboucher sur une faillite générale à plus ou moins long terme.

Selon ce processus, nos joies ne sont récupérées qu'à partir de nos peines, m'ayant motivé à assurer un jour que nos bonheurs n'étaient qu'autant de malheurs, autant en moins qu'en attente.

Cette vue de nous sera jugée par une immense majorité comme pessimiste, je la veux seulement exacte, s'il vous faut un exemple calez-vous pour ce faire sur la naissance d'un nouveau-né, celui-ci juste sorti du ventre de sa mère est condamné à perdre cette vie juste acquise, aussi mécaniquement les joies ressenties seront pour être admises, inconsciemment, alignées aux peines à venir.

Plus encore, dans nos rires s'entend, par le biais de cette forme d'hystérie dite joyeuse, un cri de désespoir sous-jacent, consommé sous la forme d'un

soulagement paradoxal, pour parvenir à travers lui à nous débarrasser de ce qui nous pèse et nous donnant à pressentir de façon inverse ces conséquences futures négatives, faisant que nos pleurs avant d'être de peine, sont de rire pour obéir à un pur baroude d'honneur.